

EDYTA KOCIUBIŃSKA
Université Catholique de Lublin Jean-Paul II
Institut d'études littéraires
edyta.kociubinska@kul.pl
ORCID : 0000-0002-4848-7693

Dandysme au féminin au tournant du XIX^e siècle ou l'histoire d'une rivalité

**Feminine Dandyism at the Turn of the 19th Century
or the Story of a Rivalry**

Abstract

A dandy is defined as an elegant, refined man with a touch of wit and impertinence – qualities typically associated with femininity. So, why should dandyism be considered an exclusively male phenomenon? While Baudelaire is the most explicit in his rejection of the notion of a female dandy, it is undeniable that dandyism in the nineteenth century was imbued with rivalry and confrontation with women who were increasingly eager to enjoy their individual freedom and demand equality with men. They went so far as to imitate men, the better to undermine and denounce their hegemony. Our analysis will focus on various duels that took place on the male-female front at the turn of the 19th century: that of intelligence, seduction, virility, extravagance and, last but not least, fashion.

Keywords: dandyism, woman, freedom, rivalry, Barbey d'Aurevilly, George Sand, Rachilde

Mots-clés : dandysme, femme, liberté, rivalité, Barbey d'Aurevilly, George Sand, Rachilde

« La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable. Aussi est-elle toujours vulgaire, c'est-à-dire le contraire du Dandy. »

Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*

On définit le dandy comme un homme élégant et raffiné, qui peut se vanter d'une touche d'esprit et d'impertinence – cette description évoquant des qualités traditionnellement considérées comme typiquement féminines, pourquoi le dandysme serait-il donc un phénomène exclusivement masculin ? Le fait est qu'à son origine, ce courant est dominé par des hommes, avec Beau Brummell, *l'arbiter elegantiarum* comme représentant principal, accompagné de Byron ou Wilde. Quant aux plus illustres partisans et théoriciens sur le sol français – Balzac, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly –, ils vont vivement protester contre le dandysme au féminin, socialement inconcevable, car jugé au plus haut point inconvenant¹. La femme ne serait donc pas une dandy comme les autres, pour polémiser avec le titre de l'ouvrage d'Alister² ?

Si Baudelaire est le plus explicite dans son rejet de l'idée de la femme dandy, il est indéniable que le dandysme au dix-neuvième siècle est imprégné par la rivalité ainsi que par la confrontation avec des femmes de plus en plus désireuses de jouir de leur liberté individuelle et d'exiger l'égalité avec les hommes. Les opinions divergent puisque, pour certains, la femme ne peut pas être dandy, celui-ci étant posé comme anti-féministe et défendu par des personnes aux positions misogynes comme Baudelaire. Pour d'autres, on peut retrouver dans certaines figures de femmes illustres l'incarnation même du dandy avec par exemple George Sand, Rachilde, Sara Bernhardt, Coco Chanel (*cf.* Schiffer 2010 et Delbourg-Delphis 1985), ce que nous allons analyser dans la présente étude, en circulant entre les femmes dandys réelles et les héroïnes littéraires.

Pathétiques, audacieuses, inférieures – tels sont les épithètes réservés dès le début aux femmes que nous venons d'évoquer, car elles osent faire preuve de courage et d'insoumission. Condamnées à être ridicules, voire injuriées à cause de leurs ambitions d'indépendance, de pouvoir, d'estime, elles doivent lutter pour qu'on approuve leurs génie, créativité, audace, car elles « déstabilisent l'ordre 'naturel' des choses et des hommes lorsqu'elles pratiquent une activité de l'esprit » (Riot-Sarcey 2002 : 24–25). En retour, elles sont entourées de mépris, de rire, d'ironie. Rejetées ou glorifiées, elles ne sont jamais acceptées par la société qui craint tout comportement hors norme, refuse le droit à l'originalité, à l'invention et enferme, voire emprisonne dans les cadres rigides de la bienséance.

Et pourtant, malgré les critiques cruelles ou misogynes des hommes surpris par leur pouvoir, elles ne se soumettent pas. Leurs idées, leurs carrières, leurs scandales prouvent que les femmes dandys ne déposent jamais les armes. Au contraire : si l'on essaie de les arrêter ou de leur imposer le silence, on se heurte tout de suite à un mur solide d'indépendance, de fierté et surtout de ce sentiment étranger aux hommes – que la moindre erreur peut les détrôner. Aimées ou détestées, elles sont des guerrières

1 Sur l'historique de la notion de la femme dandy voir Stauffer (2016) et Garneau de l'Isle-Adam (2023).

2 *La femme, une dandy comme les autres ?* Évoquons un passage de la critique : « Des salons parisiens aux cocktails new-yorkais, de Sarah Bernhardt à Dorothy Parker en passant par Marlène Dietrich, de l'art de porter le pantalon à celui de faire scandale, du sens de la répartie aux mille et une façons de claquer son argent, son livre casse bien des idées reçues. Mieux, il prouve l'existence d'un territoire insoupçonné où les femmes "qui ont de l'esprit" s'égaient et bousculent les conventions de leur époque » (Samama 2018).

intrépides et ne reculent pas devant les obstacles inventés par leurs ennemis, qu'ils soient insurmontables ou non. Elles iront jusqu'à imiter l'homme, et ce pour mieux miner et dénoncer son hégémonie.

Compte tenu du caractère restreint de cet article, notre analyse portera sur quelques duels choisis qui se sont déroulés sur le front masculino-féminin au tournant du XIX^e siècle : celui de l'intelligence, de la séduction, de la virilité, de l'extravagance, et, *last but not least*, de la mode.

Duel de l'intelligence

D'après l'opinion courante des théoriciens et partisans du dandysme, non seulement les femmes affichent un caractère entièrement dépendant de leurs émotions, mais elles sont aussi intellectuellement inférieures à l'homme. On leur colle une étiquette d'êtres futiles et sans ambitions, on se moque de celles qui ont des prétentions scientifiques. Selon Barbey, une femme « qui lit Kant et qui y croit (ce qui est bien pis) doit être raide comme un busc mal trempé » (Barbey d'Aurevilly ([1850, 27 mai] 1980–1989, II : 164). Si elle désire être perçue comme attrayante, il lui conseille de renoncer à la philosophie et aux sciences et de se consacrer aux « arts femmes », c'est-à-dire à la danse, aux contes pour enfants, à la littérature très légère (cf. Molènes 1889, 25 novembre).

Barbey se moque des femmes qui choisissent le métier de l'écrivain, surtout à cause de leurs rêves d'égaler les hommes. Il prétend que « les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes. Ce sont des hommes – du moins de prétention, – et manqués ! » (Barbey d'Aurevilly 1878 : X). Il en résulte que l'ambition des écrivaines d'obtenir le même statut, voire de surpasser le succès des écrivains est vaine : « Les femmes peuvent être et ont été des poètes, des écrivains et des artistes, dans toutes les civilisations, mais elles ont été des poètes femmes, des écrivains femmes, des artistes femmes. Étudiez leurs œuvres, ouvrez-les au hasard ! À la dixième ligne, et sans savoir de qui elles sont vous êtes prévenu ; vous sentez la femme ! *Odor di femina !* » (Barbey d'Aurevilly 1878 : XXII).

Il n'est donc pas surprenant que chaque tentative de rivalité provoque une réaction virulente de la part des écrivains qui défendent leur territoire avec véhémence (cf. Del Lungo et Louichon (dir.) 2017). Évoquons l'exemple de George Sand qui mène sa vie et son œuvre de manière tellement libre que les dandys historiques la critiquent ouvertement. Tout d'abord Barbey d'Aurevilly : « [...] pour mieux faire l'homme, Sand a éteint en elle le christianisme, renversé l'autel du mariage et de la mort et a imprimé à son talent cette horrible grimace philosophique qui le défigure et qui finit par le rendre affreux » (Barbey d'Aurevilly 1878 : 11). Puis Baudelaire, plus que jamais obstiné dès qu'il s'agit de la femme écrivain : « [...] elle n'a jamais été artiste. Elle a le fameux *style coulant*, cher aux bourgeois. Elle est bête, elle est lourde, elle est bavarde. Elle a, dans les idées morales, la même profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiment que les concierges et les filles entretenues. » (Baudelaire [1887] 1954 : 1214).

Comme le note Nelly Sanchez, en « cette fin de siècle, la libération de la femme, son émancipation, était perçue comme une menace de subversion de l'ordre établi. Écrire étant considéré comme un apanage masculin, une femme prenant la plume signifiait immanquablement qu'elle se prenait pour un homme » (2001 : 77). Les écrivaines dandys irritaient donc les critiques qui n'hésitaient pas à les humilier à l'aide d'arguments misogynes : Antoine Orliac jugeant Rachilde décide de la doter généreusement d'« un cerveau d'homme bien construit, admirablement greffé sur une structure féminine » (1938 : 294). L'écrivaine subit des attaques virulentes de journalistes et d'écrivains allant de l'étonnement à la critique

de son besoin de choquer la société, en passant par des voix d'admiration pour son audace (cf. Kociubińska 2023 ; Staroń 2017 ; Pivert 2006). En effet, elle fait tout pour dérouter les critiques littéraires qui essaient vainement de déchiffrer l'éénigme de cette femme de lettres qui veut passer pour « homme de lettres, » et finalement se nomme « androgyne de lettres »³.

Duel de séducteurs

Le dandy, « héritier des Don Juan, des libertins, des roués », est bien conscient que le sentiment amoureux met à l'épreuve la glaciale attitude dont il se vante. « Va-t-il, lui, le blasé, l'homme qui a compris l'immense duperie sentimentale, qui a mesuré la vulgarité de toutes les amours, accepter d'être ramené à l'esclavage des impulsions incontrôlées ? » se demande Émilien Carassus (1971 : 145).

La réponse est simple : jamais au grand jamais. Il réussit à tenir ainsi les femmes à l'écart, se défend contre l'éveil des sens en sculptant une statue de marbre qu'aucun sentiment ne peut troubler, qu'aucune passion n'est capable de ravager. Il réussit ainsi à dominer les femmes, bâtir un mur d'impassibilité et de mépris qui le protège contre un envoûtement imprévu. Il maîtrise parfaitement le jeu de la séduction en triomphant dans le domaine que les femmes croient être uniquement en leur possession. Quelle erreur !

Quel devrait être donc le plan de séduction de la femme dandy ? Devrait-elle se comporter comme une femme fatale et relever le défi de détruire son adversaire ? Évoquons, à titre d'exemple, le couple immortel des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont, ou celui de la *Bague d'Annibal* de Barbey d'Aurevilly, Joséphine d'Alcy et Aloys de Synarose. Chacun de leur côté, il se plongent dans un dédale d'envoûtements pour séduire l'autre. Dans le duel auquel ils prennent part, il n'y a qu'un principe à suivre : il est défendu d'afficher ses sentiments, de dévoiler le moindre secret ou d'offrir une preuve d'amour sous peine de tomber en esclavage de l'autre et d'être à sa merci ou de perdre ses faveurs. Les femmes dandys peuplent aussi d'autres œuvres de Barbey, comme si le romancier ne pouvait se libérer de leur emprise. Dans *Les Diaboliques*, il dessine des portraits de rebelles insoumises : celui d'Alberte du *Rideau cramoisi*, qui dévoile au vicomte de Brassard les pièges du dandysme en l'entraînant dans une liaison dangereuse, ou celui de Hauteclare Stassin du *Bonheur dans le crime*, intouchable au combat quand elle touche tous ses adversaires hommes, y compris le dandy Serlon de Savigny avec qui elle vit une relation meurtrière.

Le spectre de la séduction criminelle plane aussi sur l'histoire du *Monsieur Vénus* de Rachilde. Raoule de Vénérande et son amant Jacques Silvert sont engagés dans une relation dans laquelle c'est la séductrice qui joue un rôle dominant en se transformant en une vraie femme fatale⁴. Elle fait tuer Jacques par son ami le baron de Raittolbe, et ensuite attache ses ongles, ses poils, ses cheveux et ses dents à « un mannequin de cire revêtu d'un épiderme en caoutchouc transparent » (Rachilde [1884] 2004 : 209). Dans un autre roman qui fait scandale, *La Garçonne* de Victor Margueritte, l'héroïne change un homme en esclave, limitant son rôle à une source de plaisir : « Elle n'était pas désireuse qu'il eût de l'esprit, même

3 « Je suis donc chien de lettres, à mon grand regret, hystérique de lettres, et si on pense que je ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité – il faut tout prévoir – je suis androgyne de lettres. » Rachilde (1888 : XI–XII).

4 Rachilde présente un homme en morte amoureuse et une femme en Pygmalion, renversant complètement la dynamique du couple originel. Cf. à ce sujet Brossillon (2024).

elle préférait, pour ce qu'elle voulait en faire, qu'il ne fût que ce qu'il était : une belle machine à plaisir » (1922 : 156).

Qui gagne dans ce duel de séducteurs ? Même s'il semblerait que la position de la femme est perdue, les exemples donnés fournissent la preuve qu'elle a recours à des moyens de séduction plus que suprenants, en tout cas assez puissants pour s'assurer sinon la victoire, du moins l'égalité. Or, la rivalité mène la femme dandy au paroxysme de la passion et la plonge soit dans la folie soit dans le désespoir, mais tel est le prix du désir.

Duel du masculin vs féminin

Françoise Dolto affirme que le dandy est « le drapeau de la virilité qu'aucun joug ne saura soumettre, pas même celui de l'amour » (1999 : 22). Or, soulignons que le dandy n'affiche pas ostensiblement sa virilité, tout au contraire : pour se distinguer, il la cache sous une apparence féminisée, mais jamais efféminée. Jules Lemaître dévoile avec pertinence sa tactique : « Cette royauté de manières, qu'il élève à la hauteur des royautes humaines, il l'enlève aux femmes, qui seules semblaient faites pour l'exercer. C'est à la façon et un peu avec les moyens d'une femme qu'il domine » (1889 : 58). Pour Théophile Gautier, le véritable dandy s'incarne soit dans la femme virilisée, soit dans l'homme féminisé tel le dandy d'Albert qui affirme :

J'aurais préféré d'être femme... j'aurais volontiers changé de rôle [...] En vérité, ni l'un ni l'autre de ces deux sexes n'est le mien ; je n'ai ni la soumission imbécile, ni la timidité, ni les pettesses de la femme ; je n'ai pas les vices des hommes, leur dégoûtante crapule et leurs penchants brutaux : – je suis d'un troisième sexe à part qui n'a pas encore de nom. (Gautier 1880 : 398)

Il arrive que le dandy se transforme en acteur de pièce comique en poussant à l'extrême son raffinement. Pour « donner à ses cheveux la *nuance exacte* », le prince Kaunitz avait posté, dans une enfilade de salons, « des valets armés de houppe » qui « le poudraient, seulement le temps qu'il passait ! »⁵. D'après William Jesse, pour plus de perfection, trois artisans différents étaient chargés de la confection des gants de Brummell, l'un pour les pouces, les deux autres pour les doigts et la paume (cf. Jesse 1886, t. 1 : 50)⁶. Jules Barbey d'Aurevilly s'oppose à cette version et note dans *Du Dandysme et de George Brummell* qu'il fallait quatre personnes pour assurer la perfection de cet accessoire : « quatre artistes spéciaux, trois pour la main et un pour le pouce » ([1845] 2008 : 30). En voulant surpasser la splendeur de la toilette des dames, le dandy provoque une « jalousie de femme à femme », car, selon une très juste et universelle remarque du « Connétable des Lettres » : « Les femmes ne nous pardonnent pas quand nous sommes plus élégants qu'elles » (Barbey d'Aurevilly [1843, 18 mai] 1980–1989, I : 110).

Donc, si tout comme l'homme est amené à se « féminiser » pour devenir un dandy, la femme serait-elle dans l'obligation de se « masculiniser » pour devenir une dandy ? Il semble que dominer avec les moyens d'un homme serait la réponse la plus attendue. Or, les femmes ne peuvent pas jouir de ce privilège, car cela choquerait la morale de la société dont dépend leur position. L'intérêt mondain

⁵ Anecdote mentionnée par Jules Barbey d'Aurevilly dans *Du Dandysme et de Georges Brummell*, II, 675. Évoquons aussi le cas du comte d'Orsay, le lion puissant « aux larges épaules ». Il « soignait sa beauté comme une courtisane, prenait des bains parfumés, et il fallait deux hommes pour transporter son énorme nécessaire de toilette en or. » Voir Gramont (1955).

⁶ Il en va de même pour l'*alter ego* de Brummell, le héros du roman éponyme d'Edward Bulwer-Lytton, *Pelham ou les aventures d'un gentleman* ([1828] 1874. T. 1 : 157–158).

d'un homme est lié à l'ensemble de sa personne ou à un talent particulier, celui des femmes-dandys est limité par les convenances, le souci de leur réputation entrave leur indépendance et leur liberté.

Et pourtant, elles ne renoncent pas à la lutte, à la provocation, au travestissement. Même si porter le pantalon⁷, se couper les cheveux, fumer des cigarettes, donc adopter des habitudes masculines – c'est se condamner à devenir une paria rejetée par la société qui n'accepte pas qu'on se moque des règles. Rappelons le pamphlet *Pourquoi je ne suis pas féministe* où Rachilde fait un aveu surprenant :

Je n'ai jamais eu confiance dans les femmes, l'éternel féminin m'ayant trompé d'abord sous le masque maternel, et je n'ai pas plus confiance en moi. J'ai toujours regretté de ne pas être un homme, non point que je prise davantage l'autre moitié de l'humanité mais parce qu'obligée, par devoir ou par goût, de vivre comme un homme, de porter seule tout le plus lourd du fardeau de la vie pendant ma jeunesse, il eût été préférable d'en avoir au moins les priviléges sinon les apparences.

(Rachilde 1928 : 6)

Pour remporter du succès dans un monde littéraire gouverné par des écrivains misogynes, il ne lui reste que de choisir un pseudonyme masculin, elle invente donc un plan rusé et signe ses cartes de visite « Rachilde. Homme de Lettres ». En effet, ce n'est qu'un élément de son jeu des sexes, elle cache son identité féminine sans vouloir être rejetée par la société ou exploser ses fondements : « Par-dessus tout j'aime la liberté... surtout la mienne ! » (Rachilde 1928 : 72).

Duel de l'extravagance

Et si une femme dandy était à l'origine de l'un des plus grands scandales artistiques du XX^e siècle ? C'est fort possible – nous nous appuyons ici sur l'avis d'Alister –, quand on découvre que l'artiste dada Elsa Freytag-Loringhoven envoie à Marcel Duchamp en 1917 un cadeau bizarre. Le créateur, stupéfait, relate cette histoire à sa sœur : « L'une de mes amies qui a pris le pseudonyme de Richard Mutt m'a envoyé un urinoir en porcelaine comme sculpture. Je n'ai rien trouvé d'assez indécent là-dedans pour le refuser. » (Alister 2018 : 54-55). La même année, Duchamp décide de faire de la provocation au nom de la devise « l'art pour l'art » et transmet cet étrange cadeau à la Society of Independent Artists aux États-Unis en s'attendant à ce qu'il soit exposé. Or, il est refusé. Comme le note Alister, « ce geste subversif va hanter l'art moderne avant de finalement être réhabilité dans les années 1950 sans que Duchamp, alors, mentionne le nom de sa gentille donatrice, il est vrai, morte ruinée en 1924. Quand on sait que Freytag s'était fait, dès le début des années 1910 à New York, une réputation de reine de la récupération, des ready-made et des happenings, le doute est permis quant à la paternité (en l'occurrence maternité) de cette œuvre révolutionnaire. » (Alister 2018 : 55).

Rappelons encore une autre extravagance, inspirée de la fameuse tortue de Robert de Montesquiou, qui fait son apparition dans *À rebours* de Joris-Karl Huysmans, devenant un précieux jouet du duc Jean des Esseintes. Comme tout le monde rêvait de ce précieux bijou, il est devenu aussi « une folie » de la célèbre artiste Sarah Bernhardt :

⁷ Ce n'est que le 31 janvier 2013 qu'on a abrogé en France l'ordonnance du préfet de police Dubois n°22 du 26 brumaire an IX précisant que « toute femme, désirant s'habiller en homme, devra se présenter à la préfecture de police pour en obtenir l'autorisation ». Récupéré de <https://www.senat.fr/questions/base/2012/qSEQ120700692.html> le 12/12/2024. Voir aussi Bard (2010).

J'avais (et je reconnaissais que c'était folie) une tortue nommée Chrysargère, dont le dos était recouvert d'une carapace d'or semée de toutes petites topazes bleues, roses et jaunes. Oh ! qu'elle était jolie, ma tortue ! Et qu'elle était amusante à voir dans l'appartement, toujours suivie d'une plus petite tortue nommée Zerbinette qui était sa servante. Oh ! que je m'amusais des heures à regarder Chrysargère ! (Alister 2018 : 100)

Une autre excentricité de cette grande actrice à ne pas manquer : elle reçoit ses amis dans un cercueil expliquant que c'est une solution des plus pratiques quand on dispose d'un minuscule appartement. Elle se fait souvent photographier, telle l'Ophélie de Millais, pour répandre sur le sol français des milliers de cartes postales publicitaires, devenant l'influenceuse avant la lettre⁸. On pourrait paraphraser ici les fameuses paroles de Josephine Baker, « si je veux être une star, je dois être scandaleuse » (Alister 2018 : 54).

En effet, si elle veut être une dandy en cette fin du XIX^e siècle, la femme doit surpasser l'homme sur tous les fronts, y compris celui de la mode qui semble être un royaume indivisible des dandys : « That's my folie that's making of me », disait George Brummell. Rappelons que pour Barbey le choix du gilet ou la coupe de sa redingote correspondaient à des « choses presque religieuses » (1906 : 94). Comment donc vaincre les hommes avec leurs propres armes ?

Duel de la mode

Dans le *Traité de la vie élégante*⁹ Balzac annonce que la mode et l'élégance correspondent à un art, un moyen d'expression qui trouve sa réalisation non seulement dans le style vestimentaire, mais aussi dans « le savoir-vivre, l'élégance des manières, le *je ne sais quoi* » (Balzac 1830, 9 octobre : 29). « Aussi, en dictant les lois de l'élégance, la mode embrasse-t-elle tous les arts » (Balzac 1830, 9 octobre : 31), constate l'écrivain. En jugeant sur les apparences, le dandy tient surtout à « l'art de la mise, une heureuse et audacieuse dictature en fait de toilette et d'élégance extérieure », comme le remarque Jules Barbey d'Aurevilly dans *Du Dandysme et de Georges Brummell*. Cependant, le sens du vrai dandysme se cache derrière cette façade de l'aspect extérieur, car il s'agit en réalité de « toute une manière d'être. » (Barbey d'Aurevilly [1845] 2008 : 29)

Les femmes dandys s'inspirent volontiers de ce principe en révolutionnant la mode féminine de l'époque. Elle doit refléter leur besoin de liberté, leur audace et courage. Évoquons l'exemple de Coco Chanel qui la débarrassa des contraintes, corsets et jupons du XIX^e siècle. Mais elle commença d'abord par se libérer elle-même, au départ en s'appropriant des vêtements d'homme qui lui permettaient de bouger librement et d'avoir l'air plus distinguée¹⁰. En parlant d'elle-même à la troisième personne,

8 Et comment mettre sa mort en scène ? Faisons un petit saut au XX^e siècle : il suffit d'écrire sa propre notice nécrologique (imaginaire), comme l'a fait une autre dandy célèbre, Françoise Sagan : « Fit son apparition en 1954 avec un mince roman, *Bonjour tristesse*, qui fit un scandale mondial. Sa disparition, après une vie et une œuvre également agréables et bâclées, ne fut un scandale que pour elle-même. » (cité d'après Alister 2018 : 57).

9 Il s'agit d'une œuvre inachevée qui paraît en cinq parties, dans cinq numéros consécutifs de *La Mode* le 2, 9, 16, 23 octobre et le 16 novembre 1830. Quelques années plus tard, Balzac décide de publier cette œuvre en volume et de l'intégrer à la *Pathologie de la vie sociale* de ses *Études analytiques*.

10 Rappelons que George Sand, Rosa Bonheur, Rachilde, Colette, Marlena Dietrich, Greta Garbo ont aussi opté pour le vêtement masculin, soit pour des raisons économiques, soit esthétiques, ou encore d'ordre pratique.

Chanel confia un jour à Salvador Dalí que « tout au long de sa vie, elle n'avait fait que transformer les vêtements masculins en vêtements féminins : vestes, coiffure, cravates, poignets ». En s'inspirant des codes vestimentaires des dandys du début du XIX^e siècle (Beau Brummell entre autres), Chanel a introduit un style d'habillement basé sur une élégance discrète. Respectant le besoin de ne pas se distinguer du dandy, beaucoup de ses costumes des années 1920 et 1930 ont été réalisés « en noir avec des blouses blanches ou crèmes, un contraste de couleur qui est devenu la marque de fabrique de la maison Chanel. Simple ou brodée, la petite robe noire de Chanel, comme ses vêtements individuels et son tailleur deux ou trois pièces, a créé un équilibre entre un style formel et discipliné, et un look décontracté et spontané »¹¹. Cette sobriété a permis de créer « le look Chanel » qui correspond à un style classique, élégant mais pratique, qui a orienté l'évolution de la mode.

Chanel savait que le dandy devrait être remarqué, mais sans avoir recours à des moyens trop voyants, d'où la nécessité de l'accessoire qu'il s'agisse de la cravate de George Brummell, des gants pastel parfumés d'Eugène Sue, des cannes d'Honoré de Balzac, de la cape à l'espagnole agrémentée d'une épée de Barbey d'Aurevilly, de l'œillet vert à la boutonnière d'Oscar Wilde ou du camélia à celle de Robert de Montesquiou. Tout en simplifiant la toilette féminine encombrée de son époque, Coco Chanel souhaite créer un accessoire qui symboliserait cette touche d'élégance dandy. Elle lance donc la mode révolutionnaire des « faux bijoux » permettant mille et une combinaisons, à prix réduit, et ce, avec l'aide du joailler italien Fulco di Verdura :

Des bijoux, il en faut beaucoup. S'ils sont vrais, c'est ostentatoire et de mauvais goût. Ceux que je fais sont très faux et très beaux. Ils sont même plus beaux que les vrais. (...) Je n'aime pas le bijou pour le bijou, le clip en diamants, et le rang-de-perles-entre-guillemets que l'on sort du coffre pour 'le montrer un soir', que l'on remet au coffre après le dîner, et qui appartient bien souvent à une société anonyme. Tout ça, ce sont des bijoux-qu'on-peut-vendre-en-cas-de-crise. Des bijoux pour riches. Je ne les aime pas. (Alister 2018 : 41)

Les inventions et les idées de Chanel peuvent être qualifiées de petites victoires qui ont marqué le chemin vers l'indépendance, vers le courage et les idées audacieuses. Les femmes devaient prouver – y compris à elles-mêmes – qu'elles peuvent rivaliser avec les hommes dans tous les domaines, même ceux qui leur ont toujours été réservés. De plus, elles ont compris qu'elles pouvaient les vaincre avec leurs propres armes.

Conclusion

Les histoires des femmes dandys au tournant du XIX^e siècle – aussi bien réelles que littéraires – reflètent leur permanente lutte pour la liberté, lutte dans laquelle elles imitent et surpassent les manières masculines. Même si dans l'imaginaire collectif le mot « dandy » semble réservé aux hommes, car ce sont les hommes qui en ont établi les principes, ils n'ont pas réussi à effacer de l'histoire de ce phénomène les femmes. Les lionnes, les libertines, les garçonnes – fières et fortes, intrépides et indomptées, aussi surprenantes qu'efficaces – ont réfuté la théorie de Barbey affirmant que « quand elles ont le plus de talent,

¹¹ Cf. « Coco Chanel : le modernisme ». The Metropolitan Museum of Art. Récupéré de https://artsandculture.google.com/story/rQWBy_v7yDpuIg?hl=fr le 12.12.2024.

les facultés mâles leur manquent aussi radicalement que l'organisme d'Hercule à la Vénus de Milo. » (Barbey d'Aurevilly 1878 : XXII)

Même si elles ne possèdent pas de slogan phare, leur but est clairement défini : vivre à leur manière sans avoir peur de dépasser les limites des convenances, suivre leurs propres principes en demeurant impassibles. Leur féminisme à elles est différent : « original car inattendu, terriblement inspirant car finalement plus artistique que politique » (Samama 2018). Nous n'avons présenté que quelques-uns des épisodes les plus importants de l'histoire du dandysme féminin, imprégnée de rivalité avec les hommes. Il est certain que toutes les femmes qui ont marqué le mouvement dandy ont laissé une empreinte indélébile en jalonnant son histoire mouvementée de duels avec leurs homologues masculins, qu'il s'agisse de duels dans la vie réelle ou littéraire. Leurs tentatives témoignent du rôle important des femmes dans la société, dans l'Histoire, dans la culture, et de l'importance de leurs combats pour gagner une indépendance garante d'émancipation et de liberté. Il est évident que cette rivalité ne cessera jamais, elle est inscrite dans l'histoire du dandysme dès l'origine de ce mouvement. Or, il ne s'agit pas de gagner un duel – c'est dans la compétition que se cache la partie la plus intéressante de cette lutte intemporelle.

Bibliographie

- Alister (2018) *La femme est une dandy comme les autres*. Paris : Pauvert.
- Balzac, de Honoré (1830, 9 octobre) « Traité de la vie élégante. » [Dans :] *La Mode* ; 29 et 31.
- Barbey d'Aurevilly, Jules ([1843, 18 mai] 1980–1989) « Lettre à Trebutien, 18 mai 1843. » [Dans :] *Correspondance générale*. Vol. I. Paris : Les Belles Lettres ; 110.
- Barbey d'Aurevilly, Jules ([1850, 27 mai] 1980–1989) « Lettre à Trebutien, 27 mai 1850. » [Dans :] *Correspondance générale*. Vol. II. Paris : Les Belles Lettres ; 164.
- Barbey d'Aurevilly, Jules (1906) *Deuxième Memorandum*. Paris : Stock Éditeur.
- Barbey d'Aurevilly, Jules ([1845] 2008) *Du dandysme et de George Brummell*. Paris : Les Éditions de Paris.
- Bard, Christine (2010) *Une histoire politique de pantalon*. Paris : Éditions du Seuil.
- Baudelaire, Charles ([1887] 1954) *Mon cœur mis à nu*. [Dans :] *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par Yves-Gérard Le Dantec. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Bulwer-Lytton, Edward ([1828] 1874) *Pelham ou les aventures d'un gentleman*. Paris : Hachette [Vol. 2].
- Carassus, Émilien (1971) *Le Mythe du dandy*. Paris : Armand Colin.
- Del Lungo, Andrea, Brigitte Louichon (dir.) (2017) *La Littérature en bas-bleus (III). Romancières en France de 1870 à 1914*. Paris : Classiques Garnier. Coll. « Masculin / Féminin dans l'Europe moderne ».
- Delbourg-Delphis, Marylène (1985) *Masculin singulier*. Paris : Hachette.
- Dolto, Françoise (1999) *Dandy, solitaire et singulier*. Paris : Mercure de France.
- Garneau de l'Isle-Adam, Marie-Christine (2023) « Le dandy idéal : la femme héroïque ? La lionne athlétique ? Généalogie de la femme dandy à travers Chateaubriand, Baudelaire, Gautier et George Sand. » [Dans :] Edyta Kociubińska (dir.) *L'Artiste de la vie moderne. Le dandy entre l'histoire et la littérature*. Brill : Leiden ; 148–162.
- Gautier, Théophile (1880) *Mademoiselle de Maupin*. Paris : Charpentier.
- Gramont, Élisabteth de (1955) *Le Comte d'Orsay et Lady Blessington*. Paris : Hachette.
- Jesse, William (1886) *The Life of Beau Brummell*. London : J.-C. Nimmo [Vol. 2].

- Kociubińska, Edyta (2023) « La femme dandy ou le féminisme dans tous ses états. Le paradoxe de Rachilde. » [Dans :] Ramona Mielusel (dir.) *Solid / taires : Féminismes et sororités dans les productions artistiques françaises et francophones*. Brill : Leiden ; 126–139.
- Lemaitre, Jules (1889) « Barbey d'Aurevilly. » [Dans :] *Les Contemporains*. 4e série, (2^e édition). Paris : H. Lecène et H. Oudin.
- Margueritte, Victor (1922) *La Garçonne*. Paris : Flammarion.
- Molènes, Comtesse de (1889, 25 novembre) « Jules Barbey d'Aurevilly. Ombres contemporaines. » [Dans :] *La Grande revue. Paris et Saint-Pétersbourg*. Troisième Année, Tome Premier, N° 4 ; 408–417.
- Orliac, Antoine (1938, 15 janvier) « Médailles symbolistes : Rachilde. » [Dans :] *Mercure de France*. N° 950 ; 294–299.
- Rachilde, Francis Talman ([1884] 2004) *Monsieur Vénus, Roman matérialiste*. Melanie Hawthorne et Liz Constable (éds). New York : MLA.
- Rachilde, Francis Talman (1888) « Avant-propos. L'Art de se faire injurier. » [Dans :] *Madame Adonis*. Paris : É. Monnier, I–XXXI.
- Rachilde, Francis Talman (1928) *Pourquoi je ne suis pas féministe*. Paris : Les Éditions de France, coll. « Leurs raisons ».
- Riot-Sarcey, Michèle (2002) *L'histoire du féminisme*. Paris : La Découverte.
- Schiffer, Daniel Salvatore (2010) *Le Dandysme, dernier éclat d'héroïsme*. Paris : PUF.
- Staroń, Anita (2017) « Rachilde, homme de lettres. Sexe et exclusion. » [Dans :] Anita Staroń, Sebastian Zacharow (éds) *Être minorité, être en minorité*. Łódź : Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego ; 151–162.
- Stauffer, Isabelle (2016) « La Femme dandy. » [Dans :] Alain Montandon (dir.) *Dictionnaire du dandysme*. Paris : Honoré Champion ; 152–165.

Sources Internet

- Barbey d'Aurevilly, Jules (1878) *Les Œuvres et les Hommes au XIX^e siècle, V : Les Bas-bleus*. Paris : V. Palmé. Récupéré de <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8734> le 12/12/2024.
- Brossillon, Céline (2024) « Pygmalion impuissant et Galatée vengée chez Rachilde et Isabelle Eberhardt. » [Dans :] *Les Carnets comparatistes du CÉRÉdi*. N° 2. *La Revanche de Galatée*. Récupéré de <http://publis-shs.univ-rouen.fr/ceredi/index.php?id=1846> le 12/12/2024 ; s. p.
- « Coco Chanel : le modernisme ». The Metropolitan Museum of Art. Récupéré de https://artsandculture.google.com/story/rQWBy_v7yDpuIg?hl=fr le 12/12/2024 ; s. p.
- <https://www.senat.fr/questions/base/2012/qSEQ120700692.html>, s. p.
- Pivert, Benoît (2006, 7 janvier) « Madame Rachilde, homme de lettres et reine de décadents. » [Dans :] *Revue d'art et de littérature, musique*. Récupéré de <http://ral-m.com/revue/spip.php?article874> le 12/12/2024 ; s. p.
- Samama, Laurent, David (2018, 22 mars) « La femme, une dandy comme les autres ? » [Dans :] *La règle du jeu*. Récupéré de <https://laregledujeu.org/2018/03/22/33564/alister-la-femme-une-dandy-comme-les-autres/> le 12/12/2024 ; s. p.
- Sanchez, Nelly (2001) *Images de l'homme dans les œuvres romanesques de Rachilde et de Colette. Études sur le genre*. Thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3. Récupéré de <https://hal.science/tel-02007653v1/file/These%20PDF.pdf> le 12/12/2024.